



Mesguen Edouard : Né le 28-11-1880 à Plouescat ; 1905, prêtre, professeur à Saint-Yves de Quimper ; 1913, vicaire à Kerbonne, Brest ; 1914, professeur à Lesneven ; 1920, supérieur du collège de Saint-Pol ; 1923, chanoine honoraire ; 1932, curé archiprêtre de la cathédrale et chanoine titulaire ; 7-12-1933, évêque de Poitiers, sacré à Quimper le 22-02-1934 ; décédé le 3-08-1956.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1932 p. 569 (installation comme curé de la cathédrale) ; 1957 p. 64-67, 80-83, 96-99.



Eloge funèbre de Mgr Mesguen par Son Excellence Monseigneur Lefebvre, Archevêque de Bourges.

Excellences Révérendissimes, Messieurs, Mes bien chers Frères,

Il y aura demain exactement dix-huit ans que je m'agenouillais devant l'autel de cette cathédrale pour recevoir, par l'imposition des mains de Monseigneur Mesguen, la grâce de l'épiscopat. Aujourd'hui, c'est avec une émotion profonde que je prends la parole, en cette même église, pour apporter mon hommage filial à celui qui m'engendra à la plénitude du sacerdoce et évoquer devant vous la mémoire du bon pasteur qui, pendant 23 ans, fut tout à tous.

Durant les trop courtes années que j'ai passées auprès de lui, j'ai pu apprécier l'exquise délicatesse de son cœur. C'est de ce cœur que je voudrais, aujourd'hui, vous dire quelque chose pour vous

engager à garder précieusement le souvenir de celui qui vous a beaucoup aimés et vous décider à lui témoigner souvent par de ferventes prières, la fidélité de votre affection reconnaissante.

Le cœur est ce qui fait la vraie valeur d'un homme, d'un évêque surtout, puisque celui-ci doit être, plus que tout autre l'apôtre et le témoin de la charité du Christ.

L'évêque ! ah ! que d'idées fausses on se fait à son sujet ! Combien sont rares, même parmi les chrétiens, ceux qui ont une idée parfaitement juste de la place qu'il tient dans l'église dont il est chargé. La plupart s'arrêtent à des apparences. Cet évêque, qu'ils ont aperçu, magnifiquement paré, au cours de cérémonies brillantes, ils le considèrent comme un personnage officiel qui doit quelque peu se complaire dans les honneurs dont il est entouré. Ils le regardent comme un administrateur ecclésiastique qui veille sur la bonne organisation de son diocèse et auquel en certains cas exceptionnels, il faut avoir recours. Leur foi n'est, ni assez éclairée, ni assez vive, pour leur faire découvrir, par-delà l'administrateur et le personnage officiel, l'image vivante du Christ à qui se réfèrent uniquement tous ces honneurs souvent si lourds à porter. Ils ignorent, pratiquement, que l'évêque est, avant tout, un père et un pasteur parce qu'en répandant pour ainsi dire, le sacerdoce de Jésus-Christ par le sacrement de l'Ordre qu'il confère, il donne aux âmes la possibilité de connaître le Sauveur par la prédication de l'Évangile, et de vivre de Lui par la grâce des sacrements. S'ils avaient mieux médité l'enseignement du divin Maître, ils sauraient que, dans l'Église, l'autorité n'est qu'un service et que son exercice ne doit être qu'un perpétuel acte d'amour. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit à ses apôtres, et du même coup, à ses successeurs : « *Vous savez que ceux qu'on regarde comme les chefs des nations leur commandent en maîtres, et que les grands leur font sentir leur pouvoir. Il ne doit pas en être ainsi parmi vous. Au contraire, celui qui voudra devenir grand parmi vous se fera l'esclave de tous. Aussi bien, le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie pour beaucoup* » (Marc X 42-45).

En exerçant son autorité, l'évêque ne peut avoir d'autre but que de procurer le plus grand bien de l'ensemble de son troupeau. Son œuvre doit être toute d'amour. Aussi est-ce sur sa dilection que le Christ interroge Saint Pierre, par trois fois : avant de lui confier toute son Église, « *Simon, fils de Jean, M'aimes-tu ?... – Oui, Seigneur, Tu sais que je T'aime... - Pais mes agneaux, pais mes brebis* ». Et, pour que l'apôtre comprenne bien l'amour, qui est don de soi, ne doit reculer, ni devant la souffrance, ni devant la mort, Jésus ajoute : « *En vérité, je te le dis, quand tu étais jeune, tu mettais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais ; quand tu seras devenu vieux tu étendras tes mains, un autre te nouera ta ceinture et te mènera où tu ne voudras pas* ». L'évangéliste donne un commentaire à cette parole : « *Il indiquait par-là, dit-il, le genre de mort par lequel Pierre devait glorifier Dieu Ayant ainsi parlé, Il lui dit : « Suis-moi ».* (Jean XXI 18-20.)

Suivre Jésus sur le chemin de la charité totale, pour y entraîner derrière soi toutes les âmes sauvées par son Sang, telle est, dans l'Église, la sublime vocation des Evêques.

Or, mes bien chers Frères, la Providence avait pris soin de bien préparer à cette éminente tâche de charité celui qui, pendant près d'un quart de siècle, devait être le pasteur de l'illustre Église de Poitiers.

Edouard Mesguen était né le 28 novembre 1880 dans une paroisse du Finistère, à Plouescat. Sa famille, de condition modeste, était riche de la seule vraie richesse : celle de la Foi et des vertus chrétiennes longuement cultivées dans les âmes à travers de multiples générations. Fils de Bretagne, il était heureux et fier d'avoir ouvert les yeux en ce pays, et d'en avoir longuement respiré l'air salubre. Tout enfant, il avait couru joyeusement le long des grèves, contemplant avec ravissement l'immense étendue bleue dont son regard semblait avoir gardé le reflet. Ces vastes horizons, cette mer toujours semblable à elle-même, et cependant toujours changeante, devait lui révéler quelque

chose de la beauté infinie de Dieu. Mais son âme baptisée, où la voix des ancêtres accompagnait, pour ainsi dire, la voix de l'Esprit Saint, trouvait mille occasions de s'ouvrir aux vertus chrétiennes. La Foi vivante, dont il trouvait l'exemple au foyer paternel, et les leçons de son admirable mère, le rendaient plus capable de profiter largement des richesses spirituelles qu'un pays profondément croyant met à la disposition de ses enfants. Sensible au charme singulier de l'art breton tout pénétré de christianisme, il goûtait le mystère des pauvres chapelles et des humbles églises, prosternées dans la vaste étendue des landes ou au creux des vallons, sous le grand ciel de Dieu. Il aimait les vastes édifices élevés à la gloire du Seigneur par l'amour des chrétiens, et ces grands calvaires de granit qui prennent de tons de vieil argent sous la caresse ardente du soleil.

Il est encore tout jeune quand sa famille se transporte dans cette ville de Saint-Pol-de Léon qui tiendra tant de place dans sa vie. Là, c'est l'éblouissement du Kreisker, cette flèche vertigineuse, d'une légèreté incroyable, toute prête, semble-t-il, à s'en aller, vibrante de prière, jusqu'aux profondeurs des cieux. C'est l'élégante cathédrale avec ses trois clochers effilés d'une distinction toute normande, sa nef d'une parfaite ordonnance, et son chœur plein de recueillement et riche en ombres, sur le pourtour duquel s'alignent encore aujourd'hui de petites boîtes carrées garnies de crânes.

L'enfant, pieux, aimable, laborieux, d'une vive intelligence, fut vite remarqué par le clergé de la paroisse. Après avoir reçu de son vicaire les premières leçons de latin, il ne tardait pas à entrer, en qualité d'interne, au collège de Saint-Pol-de-Léon. Il y prenait immédiatement la tête de sa classe, et, brillant élève, s'y maintenait au premier rang durant toutes ses études que viendrait couronner le baccalauréat. Ces années de labeur, vécues dans la perspective du sacerdoce, avaient fait croître en son cœur, avec une tendre dévotion pour la Vierge Marie, l'amour de Jésus-Christ et des âmes rachetées par Son sang.

Docile à l'appel du divin Maître, il entra alors au Grand Séminaire de Quimper où il ne tardait pas à attirer l'affection de ses confrères qui admiraient son affabilité, sa bonne humeur, sa générosité et sa singulière ardeur au travail. Une charité avertie, qui s'accompagnait d'une grande curiosité d'esprit pour tous les grands problèmes contemporains, l'inclinait, fortement à l'étude des questions sociales. C'est ainsi que les séminaristes, se réunissant régulièrement pour traiter des problèmes du jour et en discuter parfois avec toute la passion de la jeunesse, le choisirent comme animateur de leur conférence d'œuvres. De tels travaux élargissaient ses horizons, lui faisant découvrir les hautes préoccupations qui doivent nécessairement hanter une âme pleinement sacerdotale.

Chaque dimanche et jeudi, il se rendait avec joie au patronage paroissial de la cathédrale, heureux de prendre contact avec une jeunesse qu'il réussissait à intéresser à des cercles d'études, et dont il partageait volontiers les jeux et les divertissements.

Ce fut le 25 juillet 1905 que se réalisa enfin pour lui son grand rêve. Ordonné par Monseigneur Dubillard, il était prêtre pour l'éternité. Désormais, le voilà entièrement livré au service du Christ et de son Eglise.

Tout d'abord professeur à l'école Saint-Yves de Quimper, il fut nommé vicaire à Notre-Dame de Kerbonne, dans la banlieue de Brest, en 1913. Ce ministère direct auprès d'une population ouvrière devait lui plaire, mais ses dispositions intellectuelles semblaient décidément le vouer au professorat. Dès 1914, il entra au collège de Lesneven pour y enseigner l'histoire. La guerre venait bientôt l'en arracher. C'est après avoir accompli, avec conscience et charité, auprès de nos blessés, son devoir de soldat infirmier qu'il prépara, à l'Institut Catholique de Paris, après la démobilisation, une licence d'histoire. Il eut alors pour maître le Cardinal Baudrillart qui lui témoigna toujours, par la suite, ainsi que le Cardinal Verdier, beaucoup d'estime et d'affection.

En juin 1919, il conquiert brillamment son diplôme en Sorbonne. Bientôt, en mars 1920, la confiance de son évêque l'appelle à la direction de l'importante Institution de Notre-Dame du Kreisker. Le voici de nouveau dans sa chère ville de Saint-Pol-de-Léon, supérieur de ce collège où il fut jadis le modèle des élèves. Il y entreprend sans tarder de fort heureux aménagements, organise parfaitement les études et jouit promptement d'un tel prestige auprès des maîtres, des élèves et de leurs parents, que Monseigneur Duparc tient à souligner ses mérites en le nommant chanoine honoraire en juillet 1923. Durant 12 années, Monseigneur Mesguen poursuivra avec talent sa belle œuvre d'éducateur dans la chère maison de sa jeunesse. Mais l'heure approche où la Providence divine va l'enlever à sa Bretagne pour en faire le pasteur d'un immense troupeau. Son évêque prévoit-il pour lui cet avenir plein de promesses ? Veut-il lui donner l'occasion d'une expérience fort utile du ministère paroissial ? Il le nomme, en juillet 1932, archiprêtre de la cathédrale Saint-Corentin de Quimper. Le nouveau curé fait merveille. Tous ses paroissiens admirent sa large culture, son goût pour les arts et la belle liturgie, sa parole pleine d'élégance, de clarté et de chaleur, et, par-dessus tout, sa charité inlassable qui se dépense de préférence auprès des plus pauvres, des plus éprouvés et des plus délaissés. L'heure de Dieu peut sonner, le bon pasteur est prêt à se donner de tout cœur à la grande famille d'âmes que la Providence va lui confier.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 1^{er}/02/1957 p. 64

Le 7 décembre 1933, à l'heure où l'on entonne les premières vêpres de l'Immaculée Conception, à Poitiers comme à Quimper, les cloches sonnent à toute volée. La grande nouvelle vient d'éclater et chacun s'en félicite. Les paroissiens de Saint-Corentin apprennent, avec une fierté mêlée de regrets, et une satisfaction qui se nuance de quelque mélancolie, la promotion à l'épiscopat de leur curé très aimé. Dans tout le diocèse de Saint-Hilaire, c'est la joie sans mélange. Prêtres et fidèles, heureux de retrouver un pasteur, attendent avec confiance celui qui leur est donné sous l'égide de Notre-Dame.

Assurément, se donner pleinement, sans réticence et pour toujours, doit être le profond désir de l'élu. Tandis que l'émotion l'étreint et qu'il médite sur l'avenir brusquement ouvert devant lui, peut-être le beau texte de saint Pierre lui revient-il à la mémoire : « *Paissez le troupeau de Dieu qui vous est confié, le surveillant, non par contrainte, mais de bon gré, selon Dieu, non pour un gain sordide, mais avec l'élan du cœur ; non pas en faisant les seigneurs à l'égard de ceux qui vous sont échus en partage, mais en devenant les modèles du troupeau. Et quand paraîtra le Chef des pasteurs, vous recevrez la couronne de gloire qui ne se flétrit pas* » (Petr. V 1-5).

L'épiscopat, œuvre d'amour, et d'amour vrai, doit être don de soi, un don plénier et généreux qui saura faire ses preuves en acceptant la souffrance et, s'il le faut, la mort même. Le Maître n'a-t-il pas dit : « *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* » ? (Jean, X 11).

Pour tous les siens, Monseigneur Mesguen sera ce bon pasteur oublieux de lui-même, qui ne cherchera pas à être servi, mais à servir les âmes dont il porte désormais la responsabilité. Ce qui frappe, dès le premier abord, les prêtres poitevins membres de l'administration diocésaine qui vont le saluer à Quimper, c'est sa simplicité toute fraternelle, l'extrême cordialité de son accueil, la joie évidente qu'il éprouve à faire plaisir à ses visiteurs et à leur découvrir quelques-unes des beautés de sa chère Bretagne.

Cette Bretagne, ah ! comme elle lui tient à cœur ! N'écrira-t-il pas à ses diocésains, deux ans plus tard : « *C'est dans notre petite patrie que sont groupés les foyers, les autels et les tombeaux, qui*

constituent essentiellement, pour nous, chrétiens, comme pour les habitants des cités antiques, le triples piédestal de nos premières affections d'ici-bas ». (Lettre pastorale de 1940 : Deux amours : l'Eglise et la France.)

Sacré à la cathédrale de Quimper, le 22 février 1934, par le vénéré Monseigneur Duparc, il ne veut pas tarder à se livrer, corps et âme, à sa famille diocésaine. Dès le 1^{er} mars, il arrive à Poitiers où il est accueilli par tout un peuple dans l'allégresse.

« *Te Patrem, Te Episcopum* », Evêque, et donc Père d'abord. Cette parole qu'il aimera souvent répéter tout au long de ses années d'apostolat en Poitou, il commence à la vivre. Père, il veut l'être, et rien de ce qui intéresse le bien de sa famille spirituelle ne le laissera indifférent. Même les conditions purement matérielles d'une bonne organisation diocésaine le préoccupent. En dépit des soucis supplémentaires que cela ne manquera pas de lui occasionner, il va se faire bâtisseur. « Construire », se plaisait-il à dire, est un des plus beaux mots de notre langue française. Il construira donc, et d'abord, pour ses plus proches collaborateurs, des bureaux agréables et commodes. Il voudra ensuite transformer et améliorer grandement la maison de retraite du clergé. Ne faut-il pas entourer de respect et d'affection les prêtres qui se sont usés au service du diocèse et leur faire une maison accueillante et plaisante pour y passer leurs vieux jours ? C'est ensuite le séminaire qui s'agrandit et reçoit de remarquables aménagements. Mais à quoi servirait-il d'avoir un bel immeuble s'il devait, en grande partie, rester vide ?

Le nouvel évêque est angoissé par le grand problème essentiel qui conditionne absolument tout l'avenir du diocèse : celui du recrutement du clergé. L'œuvre des vocations est, à ses yeux, d'une importance capitale. Pour l'animer, il fait appel à un prêtre de valeur, plein de zèle et de talent. Le regretté chanoine Legeais, qu'il encourage et appuie de son autorité, aura tôt fait de développer largement l'œuvre qu'on lui confie, lui donnant une vitalité qu'elle n'avait jamais connue précédemment.

Mais il faut qu'un évêque soit en contacts avec son peuple. Bon pasteur, il veut connaître ses brebis et désire qu'elles le connaissent. Il répond volontiers aux invitations qui lui viennent de toutes les régions de la Vienne et des Deux-Sèvres. Il entend se faire tout à tous et aborde ses diocésains avec une paternelle simplicité. Il aime s'entretenir familièrement avec ceux qu'il rencontre, surtout s'ils sont pauvres ou de modeste condition. Peu importe si certains s'en offusquent ; il ne veut pas être un personnage drapé dans sa dignité, mais un père pour tous et spécialement, pour les petits et les plus malheureux.

Au cours des tournées de confirmation, après des journées épuisantes dans la voiture qui le ramène où il prendra son repos, il invite ceux qui l'accompagnent à prier avec lui pour le diocèse. Il récite lentement le chapelet, heureux de témoigner son amour confiant envers la Vierge Marie, et, lorsqu'il a fini, toujours monte à ses lèvres un *De Profundis* pour les défunts. C'est ainsi que, dans la lumière de la foi, sa charité va rejoindre, par-delà les étroites limites de ce monde, les âmes dont il eut la charge, afin de les servir encore par sa prière.

Dans sa lettre pastorale de 1937, sur le « Culte des morts », il s'écriait : « *Ah ! nos très chers Frères, embrassons d'un cœur large, dans un étreinte de charité aussi parfaite que possible, pour l'amour de Dieu et du prochain, tous ceux qui souffrent dans l'autre monde pour satisfaire à la justice du Souverain Juge des vivants et de morts* », et la délicatesse de son cœur lui suggère une pensée particulière pour les prêtres : « *Serait-ce trop vous demander, dit-il à ses diocésains, que de faire une place de choix dans votre souvenir... à des prêtres, pieux et dévoués, enterrés dans le cimetière de l'humble village où ils ont passé une existence effacée, pleine de mérites devant le Divin Maître, et dont les hommes, trop souvent ingrats, laissent la tombe se couvrir de ronces et d'herbes folles* ». Des

paroles comme celles-là révèlent les dimensions et les profondeurs d'un amour. Oui, à tous ses diocésains, très spécialement à ses prêtres, c'est de tout son cœur que Monseigneur Mesguen a voulu se donner.

Il l'a fait à travers de multiples souffrances. De par sa volonté, la crosse qu'il avait reçue à la cérémonie du sacre portait dans sa volute, la croix dont Sainte Radegonde se meurtrissait la poitrine par amour pour Jésus-Christ. Une améthyste, symbole de l'épiscopat, était sertie en son centre. C'était un signe. La croix, en effet devait marquer de façon singulière les vingt-trois années qu'il passerait à Poitiers. Tout évêque, par là même qu'il continue le Sauveur et son œuvre rédemptrice, la rencontre nécessairement un jour ou l'autre sur sa route. On peut dire que, pour lui, elle fut comme un bâton pastoral qui ne l'abandonna pas tout au long du chemin.

Quitter sa Bretagne, à laquelle il semblait attaché par toutes les fibres de son être, s'éloigner de ses nombreux amis, associer sa vénérable mère et une sœur qu'il chérissait à son rude sacrifice, constituait déjà pour lui une épreuve douloureuse. Sans doute, il devait trouver ici la sympathie générale et de nombreuses affections. Mais, si bon qu'il puisse être, et si aimé qu'il soit, l'évêque, de par la place qu'il occupe et les hautes fonctions qu'il exerce, reste, plus ou moins, un séparé. A la cordialité toute simple et aux épanchements faciles des vieilles amitiés, il lui faut nécessairement dire adieu. Parmi ses préoccupations et ses soucis, il en est qui doivent lui rester personnels et qu'il ne peut rendre moins lourds en les partageant avec d'autres. De tout cela, dès l'abord, Monseigneur Mesguen devait beaucoup souffrir. Certes, il ne s'en livrait pas moins à sa tâche, avec la volonté de la poursuivre jusqu'au bout. Cependant, l'isolement qu'il ressentait vivement la lui rendait plus pénible, et le poids des responsabilités lui semblait, à certains jours, écrasant.

La maladie devait bientôt lui faire sentir son aiguillon et lui rendre plus difficile encore l'accomplissement de son rude labeur. Il ne se relâchait pas de son effort et restait fidèle au devoir.

Une parfaite bienveillance est une vertu rare dont ne bénéficient guère, même quand leur santé défaille, ceux qui exercent l'autorité. L'évêque de Poitiers eut, plus d'une fois, l'occasion de l'éprouver cruellement. Sous le coup, sa fine sensibilité, exacerbée par le mal dont il souffrait, devait nécessairement réagir de façon particulièrement douloureuse. Il savait alors se taire. Sans doute offrait-il, dans le recueillement de son âme, la croix que la Providence lui envoyait. Seul, son regard chargé de tristesse trahissait alors la profondeur de sa peine. Jamais je ne l'ai entendu proférer une plainte ou une critique contre quiconque. Jamais une parole d'amertume ne franchit ses lèvres closes. Dans le silence, il acceptait.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 08/02/1957 p. 80

Pourtant, il lui était devenu impossible de continuer à porter seul la charge d'un immense diocèse. Le Souverain Pontife, répondant à son désir, lui donna un coadjuteur. Comment ne rappellerais-je pas ici, au risque de froisser son extrême modestie, la charité pleine de tact avec laquelle S. Exc. Monseigneur Vion s'acquitta de la tâche délicate qui lui était dévolue. Sans cesse attentif aux désirs de celui qui restait le chef du diocèse, toujours préoccupé de l'aider activement, toujours prêt à s'effacer, il fut, durant huit années, le fils aimant, soucieux d'atténuer les peines de son père et de lui venir en aide par un dévouement de tous les instants. Un épiscopat qui, pour ainsi dire, plonge ainsi ses racines dans une telle œuvre de charité, a certainement les promesses d'une belle fécondité

surnaturelle. Près de Dieu, celui qui a terminé sa tâche priera certainement de tout cœur pour celui qui, après l'avoir aidé à l'accomplir, la poursuit avec tant de zèle pastoral.

L'évêque malade pouvait donc compter désormais sur un concours tout dévoué et de grand prix. Cela n'empêchait pas le poids de la croix de s'appesantir de plus en plus sur ses épaules. Outre la peine secrète qu'il devait éprouver de sentir l'impuissance le gagner progressivement, il endurait les douleurs physiques croissantes. Désormais, c'était surtout de son bureau qu'il dirigeait le grand diocèse dont il gardait la responsabilité sans pouvoir, comme autrefois, le visiter et le parcourir en tous sens. Avec sa bonté coutumière, il présidait encore, de temps en temps, l'une ou l'autre cérémonie, mais on le sentait profondément atteint. Son doux regard, chargé de tristesse résignée, était impressionnant.

Sensible aux aimables instances de son coadjuteur et de ses diocésains, il accepta de fêter, le 12 juin 1955, le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale. Il vint à la cathédrale. C'était pour la dernière fois. A partir de ce jour, il ne devait plus quitter la chambre. La faiblesse et la douleur ne lui permettaient plus de sortir. Quelle était l'acuité de ses souffrances ? Il est difficile de le dire, car il les endurait en silence et ne donnait qu'une brève réponse à qui l'interrogeait à leur sujet. Cependant, il nous est facile de deviner qu'elles furent crucifiantes à voir le courage dont il fit preuve au cours de la longue agonie qu'il supporta avant de franchir le seuil de l'éternité.

Le 2 août dernier, un jeudi, jour de l'Eucharistie, le malade recevait, pour la dernière fois, sous les apparences de l'hostie, le Sauveur qu'il avait aimé et servi tout au long de sa vie. Le lendemain, vendredi, jour de la croix, ce fut pour lui le grand et dernier combat. En quelques mots simples et émouvants, Monseigneur Vion nous l'a décrit dans la lettre par laquelle il annonçait à ses diocésains le décès de celui qui avait été leur père. « *Les derniers jours, écrivait-il, ont été le couronnement du don total. Pas une plainte, pas un geste d'impatience : Monseigneur songeait aux autres, à son entourage, à ceux qui le soignaient ; il songeait au diocèse, à l'Eglise. Il a souffert, il a souri, remercié, offert.*

Sur ses lèvres, j'ai pu saisir ces quelques pensées fragmentaires. Je vous les livre, elles sont vôtres. Elles sont un testament : « Mes souffrances... ma vie... pour le diocèse ! Les prêtres !

Qu'ils soient obéissants à l'Eglise... charitables !... Qu'ils s'aident entr'eux à être de très bons et saints prêtres ! »

Ce furent ses dernières paroles, ou presque. Après les avoir prononcées, à peine pouvait-il balbutier, au plus creux de sa souffrance, le saint nom de Dieu et le doux nom de la Vierge Marie. Cette Vierge tout aimable et miséricordieuse, qu'il aimait d'un cœur d'enfant, devait être bien près de lui qui, cloué sur une dure croix, l'implorait ainsi aux dernières heures de sa vie. Nous aimons à le croire, c'est Elle qui accueillit son âme avec tendresse pour la présenter à son divin Fils en ces ultimes instants de la journée de vendredi où il rendait le dernier soupir, semblant n'avoir attendu, pour le faire, qu' l'approche imminente de cette journée du samedi vouée à Notre-Dame.

Dans la première lettre qu'il adressait à ses diocésains, en 1934, à l'occasion de la prise de possession de son siège épiscopal, Monseigneur Mesguen écrivait : « *Nul n'a vécu véritablement s'il n'a eu, en ce monde, sa part de douleur* ». Cette part de douleur qui fait vivre, la Providence divine a voulu la lui faire surabondante. La souffrance longuement et patiemment supportée reste, à coup sûr, la marque caractéristique de son épiscopat. Ne le plaignons pas, car cette marque sanglante reste, dans notre christianisme, la meilleure promesse de fécondité. « *En vérité, en vérité, Je vous le dis, a proclamé Notre-Seigneur Jésus-Christ, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul. S'il meurt, il porte beaucoup de fruit* » (Joan XII, 24). Monseigneur Mesguen songeait-il à cette divine parole

lorsqu'il plaçait dans ses armes une plaine argentée, symbole de la moisson blanchissante que signifiait son nom en langue bretonne ? Y pensait-il quand, sous son écu où figurait le monogramme de Notre-Dame et les clés du Souverain Pontificat, il écrivait cette devise, « *Les champs sont blancs pour la moisson* » (Joan. IV 35). Sans doute, car son âme était toute nourrie d'Évangile. Peut-être ne se doutait-il pas à quel point Dieu lui demanderait d'être le grain qui souffre et qui meurt, afin que le blé lève et se dore dans la chaude lumière de la foi épanouie en charité.

Maintenant, sa tâche est achevée. Près de Dieu, nous l'espérons, il récolte dans l'allégresse ce qu'il a longuement semé dans les larmes. Nous ignorerons toujours ici-bas quels furent exactement les fruits de ses labeurs. Cependant ils nous apparaissent, de façon très partielle mais suffisante, pour nous persuader que cette vie sacrifiée sur une vie vraiment féconde.

Les résultats du rude travail de votre évêque, chers Poitevins, regardez-les : Les pierres de tout ce qui s'est transformé chez vous depuis vingt-trois années ne les proclament-ils pas ? Bureaux de l'Evêché, maison de retraite des prêtres âgés, ou infirmes, Grand Séminaire, école cléricale de Chatillon-sur-Sèvre, maisons de retraite de Mauroc et de Chiché, nouveaux centres de culte à Niort et à Poitiers, Centrale des œuvres dans la ville épiscopale, et j'en passe, n'est-ce pas déjà beaucoup ?

Les résultats ? ils s'inscrivent de façon quasi-visible dans les âmes : par les développements continuels d'une action catholique qu'animent, au lieu des deux prêtres d'autrefois, huit aumôniers entièrement consacrés à cet important ministère ; par la création, ici même, de deux écoles techniques, l'une de filles, l'autre de garçons ; par l'activité de l'enseignement libre en dépit des multiples difficultés de l'heure présente, et surtout, par les nombreuses vocations sacerdotales qui, après d'étonnants progrès, n'ont cessé de fleurir abondamment dans votre diocèse et demeurent le signe le plus évident de son actuelle vitalité.

Certes, cela seul suffit à démontrer la surnaturelle fécondité d'une vie ! Dormez en paix votre dernier sommeil, cher Monseigneur Mesguen, dans la crypte de cette cathédrale où votre corps a été semé dans l'obscur sillon. La souffrance qui passe mène à la joie sans fin ; la mort, à la résurrection glorieuse. Ce n'est pas en vain que vous avez travaillé et peiné sur le champ d'apostolat où la volonté du Vicaire de Jésus-Christ vous avait placé pour œuvrer au salut des âmes.

Déjà, la moisson blanchit. Cette terre poitevine, que vous avez ensemencée de votre parole, de vos douleurs et de vos larmes, fécondez-la maintenant de vos prières auprès de Dieu, et venez aider, dans son effort apostolique, celui qui, venu jadis de ton cœur à votre secours, doit maintenant poursuivre votre tâche.

Quant à vous, mes bien chers Frères – ou plutôt, permettez-moi de m'unir à vous, car je suis toujours vôtre, et de dire, quant à nous, - oui, quant à nous, nous garderons précieusement le souvenir de celui qui durant vingt-trois ans, se donna à ses diocésains d'abord la peine et la souffrance. Par nos prières ferventes, nous aimerons lui témoigner la fidélité de notre affection et notre filiale reconnaissance.

Le mot d'un poète, qu'il a cité avec complaisance dans une de ses lettres pastorales, me servira de conclusion. Ces simples vers me semblent résumer parfaitement ce que nous avons dit de lui et le sentiment profond que doit nous inspirer sa mémoire. Il me plaît de les reprendre, ces mots qui passèrent sur ses lèvres et de répéter, après lui, en terminant :

Ceux qui partent l'âme remplie

D'amours par la douleur accrus

Ne sont pas les morts qu'on oublie...

Mais seulement des disparus.

Amen.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 15/02/1957 p.96.